

813
E.

D919

93



FONDO
RICARDO COVARRUBIAS

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

QUAND
ON VOYAGE

CHERBOURG

INAUGURATION DU BASSIN NAPOLEON

I

Les inventions de la science transforment le monde moderne sans secousse et pour ainsi dire sans qu'il s'en aperçoive. Supposons-nous en 1813, à l'époque de l'immersion de l'avant-port creusé par les ordres de Napoléon I^{er}, et désireux d'assister à cette solennité imposante. — Pas de chemin de fer, pas de bateau à vapeur; pour unique moyen de transport, la classique diligence, ou, si vous voulez, la chaise de poste. Ajoutez-y même, par réquisition, tous les berlingots, toutes les tapissières,

tous les fiacres et autres véhicules plus ou moins susceptibles de rouler, attelés de quadrupèdes quelconques, et calculez ce qu'on aurait pu transporter de personnes. Il n'y a même pas besoin de remonter si haut. La ligne ferrée de Paris à Cherbourg vient d'être achevée tout récemment. Si la fête avait eu lieu quelques mois plus tôt, nous en aurions été pour nos vœux impuissants.

Le fait acquis a une telle force, qu'on n'y songe bientôt plus, quelque miraculeux qu'il soit. L'invention des chemins de fer, qui date à peine de vingt ou vingt-cinq ans, ne surprend plus personne; on est déjà habitué à ses prodiges. Transporter en une journée, du centre de la France à l'une de ses extrémités, cent mille curieux et peut-être davantage, quoi de plus simple? Il ne s'agit que de multiplier les convois et les wagons. — Cela eût paru tout à fait chimérique au commencement du siècle.

Non, nous n'aurions jamais cru qu'il existât autant de malles et de sacs de nuit! Au jour du départ, et les jours précédents, ils s'entassaient par assises, par pyramides, par montagnes à la gare de l'Ouest, où les voitures n'arrivaient qu'en prenant la file, comme pour l'entrée d'un bal.

Quelle foule, quel tumulte, quel encombrement! et pourtant chaque colis recevait son numéro et son éti-

quette, et les chariots les emportaient aux wagons de bagages avec une rapidité inouïe.

Lorsque les portes, en s'ouvrant, laissèrent comme un batardeau rompu, pénétrer dans le débarcadère l'océan des excursionnistes, le premier flot remplit tout un convoi, si long pourtant, que c'était déjà un voyage d'aller de sa queue à sa tête. Il y avait là de quoi peupler une ville.

Un second convoi fut organisé sur-le-champ, dans lequel nous pûmes trouver place; il n'était pas moins considérable que le précédent, et, certes, la flotte combinée des Grecs partant pour Troie emmenait moins d'Achéens aux longues chevelures et aux belles cnémides que cette suite de caisses n'emportait de Parisiens en panamas et en paletots d'été.

Ce spectacle de migration par masses d'une ville à une autre nous ramenait, par un saut de pensée, à ces tribus d'Abares, de Daces, de Huns, de Vandales se mettant en marche pour quelque contrée lointaine avec leurs idoles, leurs femmes, leurs enfants, leurs grossiers trésors chargés sur des chars à bœufs, et faisant la stérilité sur leur passage comme une invasion de sauterelles. Ce que la barbarie accomplissait à travers les ruines, les combats, les dévastations, les périls et les fatigues

de toute sorte, la civilisation l'accomplit comme en se jouant. Vous déjeunez à Paris, vous dînez à Cherbourg; le matin, vous patinez sur l'asphalte; le soir, vous foulez le galet remué par l'Océan, non pas vous seul ou quelques-uns au moyen d'un talisman, du chapeau de Fortunatus, du tapis des quatre Facardins, de la flèche d'Abaris, des bottes de sept lieues, mais toute votre maison, tout votre quartier, toute votre ville. Vraiment, nous ne nous admirons pas assez, et, par une fatuité de dénigrement, nous faisons trop bon marché de notre époque. Nous-même, nous avons dit autrefois du mal des chemins de fer, dont nous ne comprenions pas la poésie; car rien n'est plus difficile à comprendre que la poésie de son temps. Dans notre mauvaise humeur, nous présentions que le collectif allait se substituer à l'individuel et le général au particulier. Il faut la nuit aux étoiles; mais, le jour, le soleil luit pour tout le monde.

L'humanité grandit; mais, par une loi fatale, l'homme diminue; il faut être d'une bien haute taille pour dépasser le niveau. Contentons-nous d'être un zéro à la suite d'un chiffre formidable, et regardons, nous cent millième, un magnifique spectacle; pourquoi le raconter si tout le monde l'a vu? Aussi ne le racontons-nous pas.

Rien ne nous presse. Il est doux de flâner et d'être longtemps en route quand on peut aller aussi vite que le vent. Qu'on pardonne à d'anciennes habitudes de versification cette métaphore tombée en désuétude et qui n'est plus en rapport avec les célérités modernes : le vent ne fait pas cinquante kilomètres à l'heure.

A Mantes la Jolie, nous voyons les tapissiers dresser, pour la réception de l'empereur, une tente de velours cramoisi à crépines d'or; des guirlandes de fleurs, des trophées formés d'ustensiles de chemin de fer complètent la décoration.

On remonte en wagon, et nous voici à Caen. Laissons le train continuer sa route. Il y a longtemps que les aquarelles de Bonnington, de Roberts, de Prout, que les gravures des landscapes nous ont donné l'envie de voir Saint-Pierre de Caen. C'est un désir facile à réaliser. Nous sommes allé en Espagne, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Afrique, en Grèce, en Turquie, un peu partout, et nous n'avions pas encore trouvé un jour pour Saint-Pierre, qui en vaut bien la peine cependant. Tous les Anglais l'ont visité; mais il faut être étranger pour voyager dans un pays.

En sortant de la gare, nous avons admiré une cheminée d'usine à vapeur. Cette cheminée est charmante et

nous allons la décrire avec quelque détail ; car nous y trouvons les rudiments de cette architecture nouvelle qui cherche si laborieusement et si malheureusement ses formes. Plus haute que l'obélisque de Luxor, dont elle singe assez l'attitude sur l'horizon, cette cheminée bâtie de briques roses et blanches, dont les symétries dessinent des spirales contrariées, est coiffée d'une sorte de chapiteau qui la fait ressembler à une colonne d'ordre inconnu que nous appellerons, si vous voulez, l'ordre industriel. Sa silhouette élancée, renflée légèrement au milieu, amenuisée au bout, présente cette ligne heureuse que donne toujours la forme nécessaire ; sa couleur est douce à l'œil comme celle des murs blancs et roses du palais ducal sur la Piazzetta. Elle se détachait, ce soir-là, d'un ciel assez bleu, et produisait un effet certainement agréable à l'œil. Une cheminée peut être jolie, quand on l'accepte franchement et qu'on l'orne dans le sens de sa destination. Rappelez-vous les cheminées sur les toits de Venise avec leurs formes de tourelles, leurs chaperons crénelés et leurs tons rose vif qui font la joie des peintres.

Avec la brique, la fonte, la charpente, quelques chaînes de pierre, il est possible de donner une sorte de beauté aux bâtiments utiles qui sembleraient les plus

réfractaires à l'art, non pas en dissimulant, comme on pourrait le croire, leur destination derrière un placage architectural plus ou moins heureux, mais, au contraire, en l'accusant avec netteté, en indiquant bien les organes principaux, et en les prenant pour thème d'ornement. Ainsi, dans l'usine, soignez les cheminées, pensez à la figure qu'elles font sur le ciel au-dessus de la ligne des combles ; dans un débarcadère, cherchez une belle courbe de voûte, une arcature qui, en satisfaisant aux lois de la statique, contente l'œil en même temps. Entre-croisez, compliquez les nervures, mais ne les cachez pas. Peignez-les, sculptez-les, semez-y de la dorure si vous voulez. L'ornement appliqué sur une partie vraie de l'édifice s'explique de lui-même et prend tout de suite du caractère. C'est ainsi que de besoins nouveaux surgira une architecture nouvelle, et non en mêlant, à tort et à travers, tous les styles et toutes les époques.

Les rues étaient sablées. Des inscriptions et des cartouches, des échafaudages et des balcons à louer annonçaient que la ville se préparait à recevoir de son mieux Leurs Majestés. Un arc de triomphe de fort bon style se dressait à l'entrée de la principale rue. A quelque distance, les charpentes et les toiles, sous la brosse d'ha-

biles décorateurs, prenaient, à s'y tromper, l'aspect de la pierre. L'architecture du frêle monument, solide pour l'œil, était un heureux mélange de l'arc de Titus et de Septime-Sévère. En le regardant, nous nous demandions pourquoi, le plan adopté, on n'essayait pas ainsi les édifices avant de les construire; ce ne serait pas une grande dépense, et l'on n'aurait pas à regretter plus tard des erreurs irréparables : une élévation, colorée avec ce relief et cette réalité, permettrait de juger à coup sûr l'effet de la bâtisse définitive.

L'aspect de Caen n'a rien de bien particulier : c'est une vieille ville qui a fait peau neuve; on y retrouve pourtant, pressées entre les constructions modernes, quelques anciennes masures à pignon, à poutres saillantes, dont les sculptures disparaissent à demi sous les vermiculages des tarets, mais trop disséminées pour imprimer un caractère à la ville. Ça et là se montre le bonnet de coton, dégénérescence normande du bonnet phrygien, qui, coloré de pourpre et sur la tête de Paris, séduisit Hélène, la belle Tyndaride.

Un ami nous avait retenu une chambre à l'hôtel d'*Angleterre*, où nous dînâmes fort bien, malgré la famine dont on nous avait menacé. Il n'existait plus, disait-on, un seul poulet à dix lieues à la ronde. La caravane pa-

risienne avait tout dévoré; il fallait faire garder à la cuisine les omelettes dans la poêle par quatre marmitons et même par quatre fusiliers, et autres facéties de ce genre. Des buffets avaient été emportés d'assaut à la gare, des convois de vivres pillés. Nous étions résigné d'avance à manger le caoutchouc de nos bretelles, le cuir de nos brodequins, la paille de notre chapeau, selon le menu ordinaire de *l'Histoire des naufrages*. Trois voyages en Espagne nous ont habitué à la sobriété, et le manque de nourriture aurait été pour nous un sujet d'élégie.

Si vous voulez voir Saint-Pierre de Caen dans toute sa beauté, il faut vous placer de l'autre côté du ruisseau qui baigne son chevet. C'est là que s'assoient les aquarrellistes, sur une pierre du quai. De cet endroit, la vue se compose admirablement bien; vous avez à gauche un pont à voûte surbaissée où s'appuient des maisons ou plutôt des baraques chancelantes, irrégulières, à étages surplombants, à toits désordonnés, dont les lignes rompues font ressortir l'élégante architecture de l'église. Le cours du ruisseau, obstrué de pierres, de tessons, de plantes aquatiques, d'oseraies qui ont pris racine sur la berge, forme un premier plan arrangé à souhait; à droite s'affaissent quelques vieilles maisons lézardées.

Au milieu de cela, le chevet se détache avec sa rotonde de croisées à meneaux, ses galeries trouées à jour, ses rinceaux soutenus par des enfants qui sont des amours aussi bien que des anges, et toute sa gracieuse ornementation, où le goût gothique se mêle à celui de la renaissance.

En contemplant ce charmant motif de tableau, nous pensions au tort qu'on a de débarrasser les monuments gothiques des masures, des échoppes et des bouges de toute sorte qui s'y accrochent comme les champignons et les agarics au tronc des chênes. Désobstrué, l'édifice est toujours moins beau ; les lignes paraissent s'élancer moins hardiment au milieu d'une place nette. Ces constructions irrégulières, bizarres, difformes, en l'étouffant et en le serrant, le faisaient jaillir plus haut, ou vous forçaient, pour le voir, à prendre des angles d'incidence plus pittoresques. Une grande partie de l'effet de Saint-Pierre dépend des taudis qui l'entourent, du ruisseau marécageux qui coule à ses pieds. Creusez en canal régulier ce ravin verdi de fontinales et de lentilles d'eau ; élevez de chaque côté du chevet et à distance convenable des maisons propres et neuves, l'édilité sera contente sans doute ; mais aucun peintre ne viendra plus planter son parasol sur la rive opposée.

Ce que nous disons là n'est vrai que pour l'église gothique ; le temple grec veut être dégagé ; l'une affecte la forme aiguë, l'autre la forme horizontale.

Si vous entrez à Saint-Pierre, ne manquez pas d'examiner en détail les clefs de voûte évidées qui retombent d'une façon si légère et si hardie dans les chapelles de l'abside.

Comme nous étions sur la petite place à regarder le portail de l'église, plus ancien que le chevet, nous fûmes surpris par un spectacle qui n'aurait pas dû étonner un catholique. Mais, à Paris, depuis longues années, la religion ne se risque jamais hors du sanctuaire, et nous avons désappris ses manifestations extérieures. On portait l'extrême-onction à un malade ; le prêtre marchait, le ciboire en main, sous un petit dais de damas rouge, suivi de ses acolytes et d'un enfant de chœur agitant sa sonnette ; deux soldats, la baïonnette au bout du fusil, accompagnaient le saint sacrement, et, sur le passage du pieux cortège, les femmes se mettaient à genoux en plein marché, et disaient une courte prière à l'intention de l'agonisant inconnu : — touchante solidarité chrétienne ! — puis le babil du marché et l'agitation de la vie reprenaient.

Saint-Étienne, malgré sa silhouette anglo-normande

un peu froide, un peu nue, un peu *protestante*, mais d'un dessin hardi et pur, mérite aussi qu'on l'aille voir; ses grands clochers pointus à vives arêtes s'enfoncent bien dans le ciel, et sa haute nef à fenêtres romanes a du caractère; nous le visitâmes en détail avant de saisir au vol le convoi de dix heures du matin qui devait nous transporter à Bayeux, où nous nous proposons de passer la journée. Vous voyez qu'avec un peu d'adresse, on peut mettre aussi longtemps à faire la route de Cherbourg en chemin de fer qu'en diligence.

II

Reprenons notre voyage où nous l'avons laissé.

Nous étions à Caen.

Des trains d'une longueur infinie se succédaient à intervalles rapprochés, emportant des populations entières; — ce qui n'empêchait pas des foules plaintives de rester sur les trottoirs de la gare. A chaque instant, le télégraphe faisait entendre sa sonnerie d'avertissement pour indiquer la marche des convois. Grâce

à ce courrier électrique, que nulle vitesse ne dépasse, on pouvait laisser galoper les formidables chevaux de cuivre et d'acier, nourris de feu et d'eau bouillante. A travers le tumulte apparent régnait une admirable prudence, et aucun accident ne vint attrister la belle fête. — Des *cantonnières* en jupon court, en blouse bleue serrée par une ceinture, coiffées d'un chapeau de cuir verni, une trompette de signal en bandoulière, certifiaient, sur chaque côté de la route, que le passage était libre. Dans ce siècle, où les femmes ne trouvent aucun emploi hors des travaux d'aiguille, si peu rétribués, voilà une fonction qui n'exige ni force, ni long apprentissage. Il suffit de comprendre quelques signaux, d'exécuter une consigne avec attention et intelligence. Les femmes, plus sobres que les hommes, ne s'enivrent pas et sont moins sujettes à s'endormir; elles ont, en général, la vue plus longue et l'ouïe plus fine, et elles nous paraissent très-propres à ce métier.

A dix heures et demie, nous trouvâmes enfin place dans un wagon, que nous abandonnâmes à Bayeux, dont la silhouette, vue du débarcadère, nous plaisait fort. Une magnifique cathédrale, avec deux flèches aiguës et une tour posée à l'intersection du transept et